

—C'est presque une position sociale de nos jours, de parler français à la perfection.—J. Novicov.

LE MADAWASKA

—Il n'est pas de plus grande gloire que de combattre pour la langue de la patrie.—Jean Dorat.

J.-G. BOUCHER, éditeur-proprétaire.

ABONNEMENT: Canada \$2.00 Etranger \$2.50

Rédigé en collaboration.

Coloniser.... c'est beau à dire Avec Quoi?

Tous les mouvements de retour à la terre par colonisation, préconisés dans les hautes sphères administratives depuis que ceux qui y habitent constatent que tous leurs programmes de secours directs ou indirects n'ont pu résoudre le problème du chômage, semblent voués au fiasco.

Naturellement on se pose cette question : Pourquoi?

Et la réponse varie avec les milieux d'où elle vient. Dans les milieux industriels et financiers, les trustards, les politiciens, confortablement ensevelis dans les coussins moelleux des fauteuils de leurs "clubrooms", s'exclament en pouffant la fumée de leur cigare: Ils sont trop lâches, les m., pour travailler comme leurs arrière-grands-pères faisaient.

En d'autres milieux moins chics et moins sévères, on croit que le manque de goût et de disposition pour la culture est la raison qui empêche le plus grand nombre des chômeurs affamés des villes de partir, la hache sur l'épaule, pour aller se tailler un domaine dans la forêt.

Dans un troisième milieu, ce sont les colons qui s'entretennent de leurs problèmes. Deux femmes de colons, occupées à accueillir des fraises au commencement du mois, disaient à quelqu'un qui s'informait de leur situation: "Monsieur, c'est dur de coloniser quand on n'a rien: pas de chevaux pour faire le travail difficile, pour aller au village, pas de vache pour fournir le lait aux enfants, rien à manger, des guenilles pour vêtements, pas d'argent et aucun espoir d'en gagner pour se préparer à passer l'hiver."

Et l'une d'elles ajoutait: "Ca fait une semaine, monsieur, qu'à la maison nous mangeons des fraises trois fois par jour, pour nous tenir en vie. Tant que nous aurons des "fruitages", ça fera, mais l'hiver prochain..." Un long soupir conclut cette déclaration de misère.

Ces jours derniers c'est un Danois, qui tente de s'établir dans l'une de nos paroisses du comté, qui nous disait avec une logique bien naïve: "What can we do with nothing and no chance to earn any money to keep us alive?"

Et hier encore, c'était trois ou quatre femmes de colons qui se recommandaient à la charité publique, dans notre ville.

Peut-on réellement coloniser dans de telles conditions? Les colons peuvent-ils, plus que tout autre, faire quelque chose avec rien?

On a beau avoir du courage, des membres solides, l'ambition de vivre par soi-même, si tout manque, l'énergie disparaît, les bras s'affaiblissent et l'amour du sol et de sa culture s'évapore rapidement.

C'est en étudiant de telles conditions que l'on peut assez facilement mettre le doigt sur le point faible des programmes de colonisation.

Il ne suffit pas, pour les gouvernements vraiment désireux de diriger le surplus de la population des villes et des campagnes vers les lots de colonisation, d'accorder des lots en pleine forêt et de dire aux colons: travaillez, déboulez, ce lot vous appartiendra lorsque vous aurez rempli nos exigences.

Il faut au département de la colonisation un programme qui facilite la colonisation, qui permet aux colons de gagner un peu d'argent pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille pendant les premières années de travail.

Il faut que les colons jouissent d'un crédit suffisant pour acheter les animaux et les instruments absolument nécessaires au défrichement et à la culture.

Il faut également au colon un peu d'argent pour acheter les matériaux que la forêt ne peut lui fournir pour la construction d'une habitation.

C'est parce que toutes ces choses leur manquent qu'un grand nombre de colons ne persèverent pas et qu'un plus grand nombre encore n'ose s'aventurer dans la forêt.

"On ne peut rien faire avec rien" répétait souvent le regretté M. Cormier. Cette vérité s'applique autant au colon qu'à l'industriel et au manufacturier.

Pendant les temps d'abondance, alors que les crédits des gouvernements étaient bons, on ne songeait guère à faire de la colonisation. Des millions de dollars furent dépensés sur les routes pour augmenter le confort de l'automobiliste. Si une partie de ces sommes fabuleuses eut été utilisée pour encourager la colonisation par des avances et des subsides raisonnables, ces mêmes gouvernements ne seraient pas aujourd'hui embarrassés par le problème du chômage.

Tôt ou tard, qu'on le veuille ou non, le plus tôt sera le mieux, il faudra adopter une politique qui facilitera l'établissement des Canadiens sur les terres. Celles-ci sont nombreuses, dans notre province comme ailleurs; elles n'attendent que de bons bras pour s'en emparer. Ces bons bras ne s'offriront que le jour où les gouvernements réaliseront qu'un colon n'est pas un chien.

Encore un chien pourrait-il vivre dans les conditions de certains de nos colons?

Gaspard BOUCHER.

G. N. TRIKOCH

VARIETES MIDINETTES

D'où vient que l'on a choisi le mot ou plutôt l'heure de midi pour désigner les petites modistes, couturières et autres jeunes ouvrières analogues de Paris? Sans doute de ce qu'à ce moment de la journée on est sûr de rencontrer leur essaim frétilant et léger dans les rues de la capitale, car elles vont prendre leur dîner. C'est une heure fixe, alors que celle de leur arrivée à l'atelier ou de leur départ le soir, varie avec les maisons ou avec le genre de travail. Les midinettes jouent, dans l'économie parisienne, un rôle important, car leur nombre s'élève bien à quelque 500.000. Elles représentent, à la fois, une fraction considérable des travailleurs de la capitale, et une partie fort intéressante de la population. Du reste, leur œuvre, si modeste qu'elle soit en apparence, a une grande portée puisqu'elle contribue à la confection du modèle parisien, lequel fait le tour du monde. On a dit avec raison que la vocation

Georges Nestler Trikoche

La doctrine Catholique du patriotisme

Texte de l'allocution de Son Eminence prononcée à la Radio à l'occasion du 24 juin.

Mes chers compatriotes,

Nous célébrons aujourd'hui la Saint-Jean-Baptiste, fête patronale des Canadiens français. C'est d'abord une fête religieuse. A Québec, vous l'avez solennisée, ce matin, d'une façon très brillante, et nous devons à leurs Excellences lord et lady Bessborough l'expression la plus émue de notre gratitude pour l'hommage que, dans la noblesse de leurs sentiments, ils ont voulu rendre à l'élément français et catholique du Canada par leur auguste présence à cette solennité. C'est aussi une fête civile, et cette fête vous la prolongez ce soir en rappelant les gloires du Canada français et nos devoirs de l'heure. Laissons à d'autres la poésie et l'éloquence qu'il me soit permis de vous exprimer plutôt, en quelques phrases, la doctrine catholique du patriotisme.

L'Eglise admet le patriotisme, elle l'impose à ses disciples. Elle le fait découler du quatrième précepte du Décalogue, qui nous commande d'aimer nos pères et mères et tous ceux qui en participent. Or, la patrie, elle aussi, nous engendre, comme nos parents, et nous lui devons un retour filial.

Trois éléments généraux forment la patrie: les origines ancestrales, le sol où l'on vit, le cadre politique qui l'entoure. Le jeu de ces divers éléments rend plus ou moins complexe la notion de patrie et le devoir du patriotisme. Il y a lieu d'en tenir compte.

Dans un pays où tous descendent d'ancêtres communs et habitent seuls le sol confié à une même autorité politique, les mots patrie et nation ont un sens plus net, et le devoir qui en résulte est plus simple. Mais il n'en est pas ainsi. En nos temps surtout, vu l'émigration facile et les mutations de frontières, la plupart des Etats renferment des races multiples qui ne sont pas toutes sorties du même sol.

A s'en tenir, par exemple, au seul élément politique, l'Empire britannique est dans un sens très large une patrie pour nous, mais une patrie dont les liens sont très souples et ne réclament de nous qu'un loyalisme constitutionnel.

Il y a plus quand il s'agit du Dominion, lequel au point de vue politique nous est une patrie au sens strict, nous accordant la protection de ses lois et nous soumettant à l'influence de sa vie constitutive.

A son tour, la Province forme, avec son autonomie relative, un cadre plus restreint et plus fort de notre devoir patriotique.

Pourtant, dans cette patrie que j'appellerai politique, il y a possibilité d'encadrer des éléments nouveaux. Le sol, le territoire de la ville ou de la campagne où l'on est né, la paroisse natale, celle où l'on a grandi ou qu'on habite depuis longtemps, avec, pour ainsi dire, toutes les racines qu'on y enfonce, voilà la petite patrie qui nous relie à la grande. Si à l'autre on doit déléguer, pour celle-ci on a tendresse et attachement. Ceux qui, immigrés parmi nous, vivent sous nos lois, mais sont nés et ont grandi dans un autre Etat, ont en un sens deux patries: celle du sol qui les a nourries, et celle du pays qui maintenant les gouverne. Pour tous, le Canada est notre unique patrie; ils nous couvrent de son autorité politique, son territoire en quelque sorte nous a produits.

Enfin, la langue elle-même qu'on parle et qui indique normalement de quelle race l'on provient, de quels ancêtres communs on porte le sang dans ses veines, voilà encore un élément de la patrie, le plus intime, le plus personnel, le plus vivant, le plus formel de tous ceux qui la constituent. A ce titre, le rameau français du Canada devient légitimement pour nous l'objet d'une nuance particulière de notre patriotisme; mais, cela est manifesté, sans préjudice de nos devoirs de loyauté à l'Etat canadien, et de justice envers nos concitoyens d'autre origine.

DEVOIRS D'AMOUR ET DE JUSTICE

Car, à l'égard de ce qui au total constitue notre patrie, deux devoirs s'entrelient et se distinguent réciproquement: devoir d'amour et devoir de justice. Selon la doctrine du grand Docteur de la philosophie ca-

tholique, doctrine qu'il importe de bien saisir et qui est singulièrement pénétrante, l'amour se pratique envers autrui dans la mesure où il est quelque chose de nous-mêmes; c'est la justice au contraire qui incombe, si l'on considère ce qui distingue les autres et le sépare de nous-mêmes.

Ainsi, à tout homme, selon qu'il tient à sa nature, je dois amour et bienveillance; voilà le fondement de l'internationalisme du meilleur aloi; mais selon qu'il se sépare et se diversifie de moi, je lui dois justice, et il me la doit; c'est la raison première des patries diverses et de leurs droits intangibles. Selon que je suis de telle patrie, je l'aime et la défends; selon que je ne suis pas de telle autre, je la respecte dans ses droits.

Amour donc avant tout à ce qui est ma patrie et plus quelque chose de moi-même. Or, il va de soi, ceux qui sont de même sang que moi et qui par suite sont de ma langue, de mes habitudes de pensée et de sentiment, tiennent plus à moi que ceux qui ne s'y rattachent que par l'habitation du même territoire et la sujétion au même gouvernement. Plus pressants sont donc mes devoirs d'amour envers les premiers; mais envers les autres j'ai ces devoirs de justice d'autant plus graves.

En un jour comme celui-ci, il importe de n'oublier aucun de ces deux devoirs sociaux qui nous lient: amour et justice. Ces notions, qu'on jugera abstraites peut-être, marquent toute l'étendue de notre patriotisme.

Ce patriotisme sera fait d'abord d'amour éclairé et généreux, surtout envers ceux de notre race et de notre sang; ils sont un peu de nous-mêmes. En second lieu, il sera fait de justice, surtout envers ceux qui partagent notre sol sous l'égide du Canada, mais se séparent de nous quant à l'origine.

D'aucuns pourraient croire que ces obligations se contredisent. Nullement, elles s'appuient, au contraire, et se complètent.

Amour d'abord pour les nôtres, charité noble, ardente, généreuse, défensive et victorieuse, voilà qui conduit à toutes les belles campagnes patriotiques des Canadiens français dans la province de Québec et dans les autres. Nul ne saurait s'en scandaliser. Ces campagnes sont légitimes, elles sont heureuses, elles sont fécondes, pourvu que s'en soit atteinte la justice due à autrui. Bien plus, je dirai que la justice elle-même due à nos autres concitoyens les réclame. C'est par cette considération que je terminerai.

Pourquoi y a-t-il eu un pacte confédératif entre les deux races principales du Dominion? Pour que chacune d'elles fournisse à l'autre les vertus propres de son caractère, les fruits de sa civilisation. Plus donc, dans les limites de l'ordre l'élément canadien-français s'affirmera lui-même, accusera sa personnalité, mettra en exercice les vertus spécifiques de la race dont il est issu, plus il entrera vraiment dans l'esprit du pacte confédératif et répondra à l'obligation de justice constitutionnelle qui en est résultée. Autrement, il apporterait comme contribution au pays, de la faiblesse et de la lâcheté. Cela ne saurait enrichir ni la race française ni le Canada entier. Sans doute, nous ne pouvons ignorer les autres groupements techniques du Dominion et nous devons nous assujettir aux complications qui s'ensuivent. Mais cet assujettissement ne réclame point l'abdication. L'abdication par mollesse et indifférence ferait de nous, au contraire, de mauvais Canadiens.

DOCTRINE A MEDITER

Voilà une doctrine que je voudrais livrer à la méditation des penseurs du Canada.

Cette doctrine n'est pas vulgaire, elle ne procède pas de l'utilitarisme, mais comme tous les principes profonds, elle est féconde. Il la faut appliquer avec précision, telles les pierres fondamentales d'un grand édifice. C'est elle qui soutiendra le Canada dans son équilibre et dans sa force.

Les meilleurs esprits et les plus nobles cœurs chez nos compatriotes de langue anglaise le comprennent ainsi. Il n'en est peut-être pas de plus éloquent témoignage que l'attitude de notre très distingué gouverneur-général qui comprend à quel degré, tout en demeurant français par la langue et les moeurs, nous sommes loyalement Britanniques et loyalement Canadiens.

La Société Saint-Jean-Baptiste vient de nous annoncer, pour cette année, une campagne de bonne culture française parmi nous. Concourir à cette campagne nous aidera à être fidèles à notre sang, mais en même temps à notre pays et à notre Roi.

L'Eglise catholique entend bien que nous aimions notre patrie, intégralement.

LES FAITS SOUS LA LOUPE

Trop de jeunes garçons et jeunes filles, surtout en été, agissent comme des éléphants: ils ne dorment que quelques heures par jour!

"Hâtez-vous lentement et, sans perdre courage, vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage."

Nos jeunes gens qui ont pris part dans le concours des Carousels Fisher ont bien suivi cette recommandation du vieux Boileau.

Le succès a couronné leurs efforts; leur courage fut bien récompensé.

Ces jeunes gens donnent à ceux de leur âge un bel exemple d'amour du travail.

Les vieux, n'allez pas vous faire des reproches. Si nous étions jeunes et si tout était à recommencer nous

ferions probablement ce que nous avo-
nons fait.

La mesquinerie est un bien mauvais défaut; on ne vit pleinement qu'en vivant beaucoup pour les autres.

C'est ce qui faisait dire à Diderot: "Je n'ai jamais regretté le temps que j'ai donné aux autres."

Le prix du pain monte... puisque la farine est à la hausse.

Toutes les marchandises sont à la hausse — résultat des conférences où les capitalistes étaient bien représentés.

On a oublié d'inventer le consommateur.

Pourtant il a son mot à dire dans le commerce. N'est-ce pas lui qui active les affaires.

Le pouvoir d'achat n'a guère augmenté, parce que nombreux sont ceux qui ne gagnent encore rien, et

Au premier rang depuis 40 ans

THÉ "SALADA"

"Frais des plantations"

plus nombreux encore sont ceux qui ont des revenus de famine.

On met la charrue avant les boeufs

On augmente le prix des nécessités de la vie avant de s'assurer si le peuple a des revenus suffisants.

On cherche à limiter la production du blé... il y en a trop dans le monde.

Contrairement à la logique, plus il y a de blé, plus le pain est cher et plus il y a d'affamés.

Ce sont là les résultats de toutes ces conférences où l'on discute probablement les pieds sur la table.

On dit que Bennett ne se hâte pas de revenir au pays. Ça s'explique.

Après avoir fait son "p'tit Jean Levesque" à Londres, il doit avoir honte de revenir au pays pour nous parler du GRAND FIASCO.

En effet, la conférence de Londres doit être un fiasco, tous les journaux le disent.

On aura bientôt des élections fédérales dans les comités de Restigouche-Madawaska.

On ne sait quand ça traîne!

Ce n'est toujours pas le manque de candidats ministériels qui cause ce délai.

L'opposition sommeille dans l'attente. Les députés fournissent leurs armes, attendent leurs gros canons.

L'éta se se terminer dans une tempête électorale.

Cultivateurs, faites vos foins avant la tempête!

PASSIM.

NOTRE COURRIER

Nous publions en laissant à l'auteur des différentes correspondances qui apparaissent sous cette rubrique, toute responsabilité. Les idées émises n'ont rien de commun avec la rédaction de ce journal.

Montréal, le 14 juillet, 1933.

STATION BIOLOGIQUE DE GASPE

Les Ministères des Pêcheries d'Ottawa et Québec ont décidé l'ouverture d'une station Biologique à Gaspé. Halifax possède déjà la sienne et celle de Québec selon les derniers rapports ser assa vassale.

Les Gaspésiens dont les pêcheries dépendent pour la bonne raison qu'il n'existe aucune organisation sérieuse pour la vente du poisson dans notre province même, pour assurer de nouveaux débouchés extérieurs et aider à la construction de barques et d'entrepôts attendent depuis longtemps des instructeurs pour rendre leur travail plus scientifique, moderniser l'industrie de la pêche et veiller à la conservation et multiplication des poissons déjà existants.

La multiplicité de nos cours d'eau est une richesse pour nos colons et exige la création d'un service de pisciculture et la formation d'une sorte

de coopérative afin de développer le marché de vente.

La nouvelle de fondation d'une station Biologique à Gaspé attendue avec ardeur provoquée à l'heure actuelle un nombre grandissant de protestations et suscité des déma-ches auprès des autorités, non pas pour en contrecarrer ou en retarder la réalisation, mais pour en modifier le plan et les cadres.

En effet, le secrétaire du bureau de Biologie à Ottawa, M. J. J. Cowie, a annoncé officiellement que cet établissement serait sous la dépendance de celui d'Halifax et n'aurait qu'une importance de second ordre; cette tutelle est un non-sens et une injustice: nos pêcheries sont assez importantes pour posséder un organisme indépendant, notre province doit avoir la fierté d'y tenir la haute main et de plus nos pêcheurs de la Gaspésie, du Golfe et de la Côte Nord du Saint-Laurent pratiquant la pêche côtière tandis que les pêcheurs de la Nouvelle Écosse complètent des chalutiers.

M. J. J. Cowie et d'autres hauts fonctionnaires anglais sont sous l'impression que les canadiens-français ne possèdent pas de techniciens pour diriger cette station Biologique: rien d'étonnant que des fermiers, des commerçants, des fabricants de boîtes en conserves aient des candidats qui ont parcouru l'univers excepté la province de Québec n'aient jamais soupçonné l'existence de nos universités Montréal et Laval et que ses facultés des Sciences puissent fournir des spécialistes à cette fameuse Station.

Nous prions donc des Honorables MM. Alfred Durand, Hector Laferté et J. J. Cowie de créer une Station Biologique à Gaspé indépendante de celle d'Halifax et que ses directeurs et officiers supérieurs soient canadiens-français. Comme complément, les autorités des universités Montréal et Laval seront heureuses de dépêcher à Ottawa et Québec une liste de techniciens. Cette dernière pourrait servir en même temps à l'éducation de certains hauts fonctionnaires anglais.

LA LIGUE DES INTERETS NATIONAUX par Lucien GODIN Secrétaire.

OH! BOY!



GÂTEAUX DIVERS
FEUILLETES — TARTE
BÉGNES — BRIOCHES
PAINS AU LAIT
PAINS AUX RAISINS
PATISSERIES
DE TOUTES SORTES

Le samedi, venez vous-même faire votre choix. Après 6 heures prix réduits sur certaines lignes

The Modern Pastry
52, rue VICTORIA
Tel.: 275-3

Le rail l'emporte.

Confort, sécurité, économie.

JASPER
L'ALASKA
La côte du Pacifique

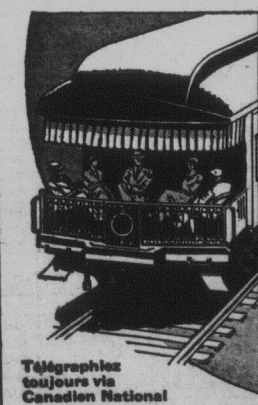
Billets Réduits POUR LES VACANCES

Vous pouvez enfin réaliser votre rêve de visiter la côte du Pacifique, l'Alaska ou les Rocheuses (Jasper). Le prix du billet est très bas cette année.

PREX aller et retour :
A Jasper Park: \$110.85
A Vancouver, Victoria,
Portland, Seattle, \$132.70

de Vancouver ou Prince Rupert à Skagway, Alaska, et retour : \$75.00 (couchette et repas sur le chemin compris)

Renseignements complémentaires aux agences de



Télégraphes
tousjours via
Canadian National

CANADIEN NATIONAL